

À L.,
À elle,
À elles,

Préface

Assise en plein courant d'air, l'ennui me gagnait fortement en attendant mon train jusqu'à ce qu'une amie m'appelle. Après plusieurs minutes de conversation, elle finit par me dire qu'elle ne peut plus rester au téléphone, qu'elle en est désolée et que donc elle doit raccrocher.

« Tiens, pour occuper ton temps, je te propose un jeu. Toi l'amoureuse des mots, tu aimeras. Choisis un inconnu dans le hall de la gare, ou sur les quais peu importe, et invente-lui une vie. Ecris-la sur ton téléphone ou sur un bout de papier, tu as une heure. Passé ce délai, tu me rappelles et tu me lis son histoire. Comme ça, j'aurais un peu voyagé avec toi et tu auras voyagé avec lui vers une destination qui t'appartient. »

Ce jour-là, j'ai commencé à mettre mes inspirations et mes émotions au service du temps.

J'ai ensuite écrit, de jour comme de nuit, des histoires qui sont vôtres et parfois miennes.

Deux ans après, il en sort ce recueil où j'ai apprécié vous connaître, vous imaginer, vous écouter, vous consoler. Vous relever.

Et parfois même, vous révéler.

Je vous offre ici un voyage au cœur de vies de centaines d'inconnues.

Je vous souhaite de vous retrouver à travers *elles* et de cheminer vers un ailleurs qui libère.

DE L'ENFER QUE L'ON PEUT VIVRE...

_ les chaussures _

Son âge ne lui permettait plus de réclamer une nouvelle paire de chaussures à sa mère, en prétextant une poussée de croissance.

« Réclamer ». Avait-il déjà réclamé quoi que ce soit d'ailleurs ? Non, jamais. Ses chaussures, des baskets Reebok démodées, il les avait depuis des années. Il ne se souvient même plus du jour où il les a achetées. Le kaki originel avait laissé place à la couleur des marrons chauds le soir de Noël. Usées mais robustes, elles étaient comme des amies fidèles toujours présentes dans les moments d'euphorie et de liberté et tout comme dans des moments plus éprouvants que l'on souhaiterait ne plus évoquer.

« Hey mec, elles sont mortes tes shoes » disaient ses amis avec un air moqueur. Mais pour lui, elles étaient au contraire la plus belle preuve de vie qu'il soit !

Une adolescence passée à courir dans les flaques de ce quartier trop sombre qui ne laissait rentrer que la lumière des gyrophares après minuit. Cette cité sensible, qui faisait si souvent parler d'elle et qui l'avait contrainte à adopter un look décontracté et confortable, prêt à relever tous les défis. Ce jour-là, il portait donc un jogging noir et un t-

shirt à manches longues bleu marine. Simple, pratique et modeste.

Nous sommes en avril et le vent du nord qui s'engouffre dans ce hall de gare semble glacial. Alors qu'il se réchauffe les bras par friction ainsi que les mains en expirant fortement dans chaque paume un peu de son souffle de vie, les gens le dévisagent sans raisons apparentes. Déambuler faiblement vêtu est-il un crime ? Au fur et à mesure qu'il s'approchait du piano, on entendait l'orage gronder mais cela ne l'avait pas pour autant empêché de sortir de chez lui. Comme le tonnerre, il espérait à sa manière se faire entendre par la foule.

Le froid, la foudre, l'état de fatigue de ses chaussures, rien, absolument rien ni personne ne l'aurait amené à manquer son rendez-vous journalier. Sombre destinée qui l'emprisonnait chaque jour dans une vie qui n'était pas la sienne, il arrivait ainsi à s'évader tous les jours à 15h30 pour rejoindre d'autres lumières, celles de la gare centrale de Lyon. A la même heure, au même endroit, chaque jour avec la même énergie, il décidait de refuser son statut de condamné social pour s'évader en musique. Où ça ? Ailleurs. Loin. Loin du regard des siens mais au milieu de ceux d'anonymes.

Avachie dans un des fauteuils de l'espace détente à observer en silence l'agitation des voyageurs, je finis par me focaliser sur l'avancée de ce jeune garçon de 17 ans tout au plus, curieuse de son attitude.

Se dirigeant vers le piano noir et jaune mis à disposition par la SNCF, il s'apprêtait à jouer un répertoire complet de musiques classiques et contemporaines. Etrangement j'eus l'impression que le piano n'attendait que lui.

Il avait regardé une dernière fois autour de lui avant de prendre une grande inspiration. 15h32, le concert pouvait commencer.

Les chaussures sales allaient soudainement devenir de majestueux outils de travail au service de son talent. Les mains qui se cachaient dans ses poches il y a peu, gambadaient à présent sur les touches noires et blanches du piano surpris un peu plus chaque jour des progrès réalisés par son voyageur sédentaire. La liberté, un simple mot en apparence. Un droit pour certains, une devise pour d'autres mais pour lui, c'était une véritable quête, une mission de vie, un rêve.

En un instant il laissa rejaillir la poésie qui vivait cachée au fond de lui. Il jouait avec les notes comme Verlaine jouait avec les mots. La mélodie, la rythmique et l'intensité de son geste étaient une véritable danse musicale où les croches, les noires pointées et les silences gambadaient harmonieusement ! Sans jamais avoir pris de cours de musique, et sans piano à la maison, il nous offrait une symphonie d'émotions, un arrêt dans le temps, un voyage sensationnel. Cette parenthèse dura une trentaine de minutes. Cela avait été une véritable bouffée d'air pur dans ce tumulte ferroviaire lyonnais.

A la fin de son concert, personne ne l'avait applaudi, mais ça non plus, il ne le réclamait pas.

J'avais alors regardé ces chaussures sales et boueuses partir d'un pas léger, laissant derrière elles l'empreinte pure et silencieuse d'un homme libre.

L'enfermement décuple l'envie de sortir.
La tyrannie confirme l'importance de la sagesse.
La rareté rappelle la notion de valeur.

Faut-il donc se perdre pour mieux se trouver ?

my boy

Il était impensable que je puisse le décevoir et pourtant aujourd'hui c'était chose faite. C'est d'ailleurs la seule fois où je ne m'extasiais pas à l'idée d'avoir gagné quelque chose. Il était déçu et en colère. Pourtant, Dieu sait que je m'évertuais à faire au mieux, uniquement par amour pour son sourire et ses yeux bleus.

J'écoutais la musique qu'il préférait dans la voiture. Moi, la passionnée de variétés françaises, je découvrais ces stations de radio qui ne passaient que du rap. Je ne comprenais rien aux textes chantés et slamés, bien loin de la langue de Molière que j'avais apprise à l'école. Je le laissais choisir d'aller manger dans ces restaurants, si on peut les nommer ainsi, qui ne me donnaient guerre faim. Là encore, mon seul but était de lui faire plaisir. Cela voulait dire que tous les samedis soir, nous allions faire le plein de calories à McDonald's, en veillant à prendre exactement le même menu, et ça, chaque semaine. Une routine bien ennuyeuse à laquelle j'acceptais de m'astreindre uniquement par amour pour lui.

Ce jour-là, nous n'étions pas d'accord sur le programme télé. Cela nous arrivait souvent de nous disputer à ce sujet, mais je crois ne pas être la seule à connaître ce point de discorde régulier du dimanche soir.

Contrairement à d'habitude, je ne voulais pas céder. Le ton commença alors à monter entre nous quand soudainement il se mit à crier excessivement fort. Dans un élan de colère, je lui avais dit que s'il n'était pas content, il pouvait se coucher directement, que je ne m'en porterais pas plus mal !

Il m'avait pris au mot et était parti les yeux pleins de larmes avec cette phrase marmonnée dans sa barbe, dont il était d'ailleurs dépourvu, « je te déteste ! ».

Qui aurait cru que trois petits mots sortis de la bouche d'un enfant de 9 ans pouvaient autant blesser le cœur d'une mère.

Quand tu sors, c'est mon cœur qui est dehors.